

un peu comme à Paris, à la fin du second empire, lors de l'arrivée des premiers étrangers de l'Amérique du Sud, plus particulièrement les Brésiliens, qui exercèrent si vivement la verve des vaudevillistes et des chroniqueurs, notamment le fameux représentant du parisianisme intégral, Aurélien School. Le mouvement se développa donc rapidement d'année en année, la réclame aidant et les hauts prix transocéaniques détournant le courant d'Europe vers nous. On ne dénigra plus ; on confraternisa et, le snobisme se mettant de la partie, l'on chercha à imiter nos visiteurs.

Certes, il faut avouer qu'il est étroit et qu'il ne faudrait pas trop encourager cette espèce de routine nationale qui nous mènerait à dédaigner tout ce qui se fait en dehors de nous. Ce serait contraire à la meilleure des traditions françaises que nous avons mission de conserver ici. Mais cette attitude, pour médiocre qu'elle soit, a encore l'excuse d'un sentiment qui garde sa noblesse, même déformé. L'autre attitude, inverse, ne s'appuie sur rien de fort ni de durable. Quand on immole tout ce qui est à nous et de nous à la masse cosmopolite, on ne donne aucune raison qui ait du poids et on commet une injustice qui a des conséquences profondes. Et l'injustice contraire est loin d'avoir la même gravité.

En outre, le snobisme crée, semble-t-il, dans les caractères, une intransigeance insupportable. Il y a des cercles mondains d'où l'on est expulsé si l'on ne considère pas, par exemple, les magazines américains, le cinéma américain, le théâtre américain, la musique américaine comme l'épanouissement suprême de l'art, de la littérature et de la civilisation.

\* \* \*

D'ailleurs, qu'est-ce que viennent chercher les touristes américains chez nous. Reclament-ils de nous des excentricités et de l'exotisme à notre sens ? Viennent-ils chez nous, par exemple, pour manger dans des restaurants exclusivement de tenue américaine ? Viennent-ils acheter chez nous des souvenirs qu'ils peuvent trouver à tous les coins de rue de leurs villes ? Viendraient-ils se retremper, au milieu de nous, dans le goût et l'esprit américains ? Ce serait ridicule de le prétendre.

Le caractère français, quelque peu archaïque de notre ville leur plaît ; et c'est ce qui les attire. Québec se distingue de toutes les autres villes de l'Amérique et c'est ce qui fait son charme. Voilà quelque temps, un écrivain américain plaçait Québec au troisième rang des cinq plus intéressantes villes de toute l'Amérique : la Nouvelle-Orléans, Vancouver, Québec... et, donnant la raison de sa préférence pour chacune de ces villes, cet écrivain prétendait que Québec devait son intérêt à son aspect archaïque, à son allure française, allure si exotique dans toute cette Amérique

saxonne. Saxonnisons-nous alors si nous voulons, du coup, perdre l'intérêt que nous portons—et passer tout simplement au rang des quelque cinq mille villes banales américaines. Construisons des grattes-ciel, américanisons nos hôtels, rayons nos vieilles fortifications, enlevons toutes nos enseignes françaises, n'édifions plus que des maisons dans le style américain, ne vendons plus dans nos boutiques que des "souvenirs" "Made in America", ne parlons plus qu'anglais, et, dans cinq ans, il ne viendra plus un seul touriste américain dans notre ville. Pour cela nul besoin de supprimer le Saguenay, la Terrasse ou le Château Frontenac.

Plus nous resterons intacts, plus nous conserverons notre personnalité, notre originalité, et plus de chances nous aurons d'attirer et de séduire.

\* \* \*

Le conseil de ville de Québec s'occupe depuis quelque temps de baptiser de nouvelles rues. Il a encore quelques noms à donner.

Espérons que tous les nouveaux noms seront choisis avec sagesse et que l'on n'ira pas chercher midi à quatorze heures pour donner aux nouvelles rues des noms à coucher dehors, comme c'est arrivé à Québec, il n'y a pas un siècle. Il est juste de dire cependant que sous ce rapport l'on a fait des progrès depuis quelques années en épurant considérablement les plaques indicatrices de nos rues où apparaissaient souvent des noms dont il eut été pénible de chercher l'origine.

Nos édiles ont le devoir de ne pas "tartempionner" la ville dont ils ont la garde.

Les noms des rues doivent être comme des pages d'histoire d'une ville ; ce sont les traits de sa physionomie. Les modifier en leur enlevant le sens historique, c'est atteindre les habitants dans leur sensibilité et dans leur patriotisme.

Dédier des rues nouvelles à d'obscurs citoyens ou à l'évocation d'événements plus ou moins importants n'est pas le plus grand souci de nos échevins modernes qui ne sont pas toujours des historiens bien scrupuleux.

L'idéal pour les noms des rues, c'est dans notre histoire qu'il se trouve. Choisissons de beaux noms historiques ; c'est une façon d'honorer nos grands morts et d'évoquer les brillants événements de notre histoire.

Que le conseil de ville de Québec suive toujours, de ce côté, l'exemple de la Commission de Géographie de Québec, qui, avec un esprit de patriotisme remarquable, s'attache à donner à nos lacs, à nos monts, à nos rivières, aux cantons nouveaux de la province, des noms qui brillent à chaque page de notre belle histoire canadienne.